

Jean-Pierre Lefebvre : « Kafka, un style incroyable de clarté »

Le maître d'œuvre de la nouvelle « Pléiade », et principal traducteur, aborde son rapport à l'auteur du « Procès » et décrit son approche de la langue kafkaïenne.

LE MONDE DES LIVRES | 20.10.2018 à 07h45 • Mis à jour le 20.10.2018 à 15h10 |

Propos recueillis par [Nicolas Weill](#)

Le germaniste Jean-Pierre Lefebvre (né en 1943), professeur émérite de littérature allemande à l'École normale supérieure, vient de traduire et de commenter l'essentiel des nouvelles et récits de Kafka qui paraissent en deux volumes dans « La Pléiade » (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1408 p., 60 € jusqu'au 31 mars 2019, et 1088 p., 55 € jusqu'au 31 mars 2019 ; les deux suivants contiendront les correspondances et le *Journal*). Ces deux premiers volumes rassemblent notamment tous les textes publiés du vivant de Kafka ainsi que ses trois romans posthumes, remis dans l'ordre chronologique de leur écriture, *Le Disparu [Amerika]* (1911-1912), *Le Procès* (1914) et *Le Château* (1922).

Comment caractériseriez-vous la nouveauté de votre traduction ?

Quand on m'a confié cette tâche, il y a quatre ans, j'avais tout lieu d'être intimidé par mes prédécesseurs, Alexandre Vialatte, Bernard Lortholary, Georges-Arthur Goldschmidt, Marthe Robert... J'ai quand même accepté de relever le défi. Un des points auquel je me suis attaché a consisté à identifier, dans la prose de Kafka, les éléments récurrents qui façonnent son ton si singulier. Et, en particulier, une série de tout petits mots allemands qui constituent autant de marqueurs musicaux forts : *doch, nun, sonst* [« pourtant », « à vrai dire », « sinon »]. Ils ont beau être monosyllabiques, ils pèsent très lourd dans la direction que prend la phrase et donnent un tour très subjectif à l'énoncé. Ces « épices » m'ont semblé mériter un travail de vigilance.

Quels changements significatifs avez-vous opéré ?

J'ai par exemple modifié un titre célèbre pour la nouvelle *Das Urteil*, en optant pour *La Sentence* plutôt que *Le Verdict*. En français, « sentence » connote son prolongement ordinaire : la sentence de mort (et tel sera le destin du héros). Dans *La Métamorphose*, j'ai nommé l'animal en quoi Gregor Samsa se transforme « bestiole » et non « vermine » (pour les puristes, on ne saurait dire « une vermine », puisque ce substantif désigne une réalité collective). Le terme d'origine en allemand, *Ungeziefer*, a le double sens d'animal trop impur pour être offert en sacrifice, mais aussi de simple insecte, crustacé, ver de terre, etc. D'où mon choix de « bestiole », plus neutre. Il s'agit en fait d'un cloporte : Kafka a quasiment recopié un manuel d'entomologie. La métamorphose de cet être humain, comme chez Ovide, se double de la métamorphose, au sens du retournement des sentiments qui se produit au sein de la famille de Gregor Samsa. Sa sœur, sa préférée, le lâche, et le père le tue en lui lançant une pomme dans le dos, trait éminemment humoristique.

« En un sens, l'allemand a toujours été pour Kafka une langue étrangère. Il ne voulait pas faire de fautes, courir des risques inutiles – c'est un facteur de simplification de son style »

Justement, comment faire passer l'humour de Kafka en version française ?

En donnant leur place à ces « épices », aux petits mots qui manifestent la présence discrète mais effective du locuteur à ce qu'il dit ou écrit. Kafka riait en lisant *La Métamorphose* à ses amis. Il s'était permis une fable, tellement grosse qu'elle ne risquait pas à ses yeux d'être prise au

sérieux. Quand il décrit les mouvements opérés par Gregor pour s'extraire de son lit, on ne peut s'empêcher de rigoler, non d'un malheureux mais d'une histoire. Il y a une veine grotesque qui affleure parfois et dont la source est à puiser, entre autres, chez le romantique Jean Paul et son drolatique *Voyage aux bains du docteur Katzenberger* [1809].

On dit souvent que traduire Kafka est paradoxalement difficile à cause de la transparence de son style. Qu'en pensez-vous ?

On pourrait effectivement comparer ce style à la pureté d'un Descartes ou d'un Pascal. Celui de Kafka se caractérise avant tout par le rejet de l'ornement qui encombre la prose allemande de son temps, que ce soit chez Thomas Mann ou chez Stefan Zweig. Celle de Kafka est incroyable de clarté. Mais j'ajoute un moralisateur discret que j'appellerais le « syndrome Beckett ». Kafka a expliqué, dans sa correspondance avec Max Brod [1884-1968], qu'il avait du mal avec l'allemand. En un sens, celui-ci a toujours été pour Kafka une langue étrangère. Il ne voulait pas faire de fautes, courir des risques inutiles – c'est un facteur de simplification de son style qui vient s'ajouter à son amour de la belle prose des XVIII^e et XIX^e siècles, Goethe, Schiller et surtout Kleist, son grand modèle.



A quoi attribuez-vous la présence constante de Kafka dans la littérature moderne ?

Kafka appartient encore à notre « génération de parole », parole vivante qu'on entend de ses grands-parents et qu'on passe à ses petits-enfants. Cette transmission s'étend sur une période d'environ cent quarante ans, puis s'arrête un jour. Si Kafka a quand même des chances de durer, cela vient du fait que son œuvre n'a pas une fonction documentaire comme celle d'autres écrivains praguais, ses contemporains, dont les livres renvoient à un monde vraiment d'« hier ». Même l'Amérique n'est pas vraiment localisée. C'est pourquoi j'ai tenu à redonner au dernier chapitre du *Disparu* [Amerika] son titre original de « Théâtre en plein air d'Oklahoma » avec un « a ». C'est Max Brod qui a corrigé en « Oklahoma ». Mais moi, dans « Oklahoma » j'entends le psaume 130, *De profundis clamavi*. Kafka, quand il décrit New York, Brooklyn, la statue de la Liberté brandissant une épée et non un flambeau, pratique une défiguration menant à un sens. Lequel ? Une vision de l'Amérique en 1911-1912, un pays menaçant où l'antisémitisme sévit, dur, tranchant comme le glaive, bien loin d'éclairer le monde.